

Bachir HADJ ALI

*Lettres à Lucette*

1965-1966

*Centrale de Lambèse, Annaba, Dréan, Annaba*

Recueil de Lettres, précédé d'une préface de Naget Khadda, Ed. Régie Sud Méditerranée, 2002, 401p. (avec une reproduction de la toile de Moahmmed Khadda, « Le Supplicié »).

J'ai ouvert ce livre en ayant peur de commettre une indiscretion... comme si on m'invitait à lire ce qui n'était pas pour moi, comme si j'écoutais une voix qui ne parlait pas pour nous. Et puis... très vite, le charme a opéré : charme d'une voix authentique, charme d'une expression amoureuse dont on rêverait qu'elle s'exprime plus souvent entre hommes et femmes. Au-delà de ce que ces années éveillaient en moi de souvenirs précis, « historiques », ce qui me touchait le plus profondément, c'était l'humanité de Bachir, des plus petits détails du quotidien dont on comprend l'importance qu'ils ont pour l'homme enfermé et qui ne sait pas jusqu'à quand durera cette coupure d'avec les siens et le monde, aux confidences les plus bouleversantes parce qu'elles nous font partager un amour, mais aussi un amour des livres, de la musique, des interprétations de lectures, une attention à tous les signes culturels venus de l'extérieur.

C'est le genre de livre que chacune et chacun lit selon son rythme et sa subjectivité mais... c'est un livre à lire. Une très belle réalisation où les lettres sont reproduites à l'encre bleue avec de nombreux dessins de Bachir repris de ses lettres. Une présentation très sobre de Lucette donne le contexte de cette correspondance, les choix qu'elle a dû faire, les raisons de l'acceptation de sa publication et elle conclut en septembre 2002 :

« Durant des heures, quand je tourne les pages jaunies de cette correspondance, je me retrouve comme immergée dans ces années sombres, mais si riches aussi, comme propulsée dans le passé ; je les revis intensément : Bachir est là, tout près, vivant, me parlant... Et lorsque se termine ma lecture, c'est avec tristesse que je reprends pied dans le présent... »

Sur le revers de la couverture, on trouve une bibliographie complète des œuvres et essais de Bachir Hadj Ali, outil précieux.

Pour rendre compte de cette belle entreprise qui est véritablement un don que Lucette fait à chacun de nous, j'ai pensé suivre quelques thématiques qui sont celles qui m'ont retenue en laissant le plus possible la parole à celui qui écrit. A chaque lecteur de tracer, à partir de celles-ci, ses propres parcours.

### ***Echapper à l'espace carcéral***

« Tu ne parles plus de Derbouka, notre vaillante deux-chevaux. Es-tu allée à Cherchell dimanche dernier avec les gosses ? Raconte-moi ce que tu y as vu, tes impressions. J'aime cette côte turquoise. Comme notre pays est beau ! Comme certains de nos sites sont merveilleux ! Il faut que je te promène dans mon village en Kabylie, le village de mes ancêtres, ton village aussi. Il est pauvre, notre maison est vieille, le toit n'existe qu'à moitié, mais les villageois sont hospitaliers. On y amènera ma mère et mon père, s'il vit encore à ce moment-là (et s'il peut supporter le voyage). Et puis nous irons à deux dans le Djurdjura. Plus tard, je t'emmènerai dans le Sud et je l'espère à Tamanrasset. Sidi-Bou-Saïd, en Tunisie, sera intercalé entre ces projets et je ferai avec toi les chemins que j'ai parcourus, seul, en 1944, avant de te connaître. Par les sentiers parfumés de lentisques, sous un ciel d'un

bleu incomparable, au-dessus d'une mer magicienne, nous marcherons comme des collégiens, la main dans la main, et nous irons déguster un café noir dans le café-maure, dans un moulin dominant la falaise, après avoir visité le petit musée, un écrin et des bijoux. Nous y séjournerons une semaine. Le veux-tu ? » (pp.104-105)

Une autre promesse-rêve de voyage : cette fois pour aller chez des amis en France, en Touraine :

« Toi et moi nous irons de nouveau dans cette forêt d'Amboise pleine de légendes et dans le Loir-et-Cher et nous ferons la vallée de l'Indre, nous arrêtant dans ce château où Balzac écrivit son *Lys dans la vallée*, remontant ensuite vers les rives de la Loire, sur le plateau du Vouvray. Quel beau pays ! Quels inoubliables souvenirs ! » (p.149)

« Nous commencerons notre voyage par Grenade, Séville et Cordoue, le chemin qu'ont pris mes ancêtres pour aller civiliser les tiens, en France, dans ce versant oriental des Pyrénées, sur la route un peu détournée qui conduit à Poitiers, à l'escarmouche que ces chauvins de Français ont transformée en grande bataille. Qu'aurait été cette belle Touraine, un peu plus haut au nord, s'ils étaient arrivés jusque-là ? » (p.281)

Il y a d'autres moyens encore de s'évader de la clôture carcérale :

« Vingt heures. T'ai-je dit que j'ai élargi le ciel dans ma cellule ? Près de mon lit, sur le mur, j'ai collé dans un désordre calculé des étoiles découpées dans du papier argenté, doré ou glacé, bleu et rouge. Sur le mur court un chapelet d'étoiles qui brillent le soir dès qu'on allume. Ce n'est pas que le ciel nous manque, il se déverse à pleins flots sur nous, dans nos yeux, quand nous sommes dans la cour (toute la journée), ou par la fenêtre ouverte où je mets les bouteilles d'eau minérale pour qu'elles soient plus fraîches encore. Mais j'aime que le ciel me poursuive, une fois dans la cellule, la nuit, et je me rappelle non sans regrets combien je t'ai privée de promenades au clair de lune dans notre jardin. Cela ne se produira plus, je te le promets. » (pp.160-161)

Il reviendra beaucoup plus loin sur cette décoration de la cellule :

« J'ai donc un ciel, un jardin, une *Alhambra*. Et au centre, un peu à la manière de notre cheminée maghrébine, un coin pour « icônes ». J'ai mis le dessin chatoyant de couleurs que j'ai fait à Lambèse (pour enluminer ta petite photo). Je l'ai enrichi avec un dessin de la guitare entouré d'un cadre vert à carreaux blancs, sa gaine. Avec des cartons d'Evian j'ai fait des rayonnages pour les livres, les disques, les médicaments, etc. La valise placée sur un carton me sert de table de nuit. Ta grande photo y est dessus. Celle des garçons est collée par du scotch au mur. La cellule a un autre visage. J'ai collé près du lit la ronde des danses enfantines que j'ai dessinée avec ces mots de Romain Rolland : « *l'ennemi mortel de l'âme c'est l'usure des jours* ». Sur des pages blanches, j'ai écrit des vers de Khayyam, Abou Nouas, Chabbi, Eluard, mais je ne les ai pas encore collées. Par contre sur une feuille découpée en cadre oriental (pour la calligraphie des *ayat* coraniques), j'ai inscrit cette pensée peu connue de Lénine : « Se comporter sérieusement avec son rêve ». (pp.350-351)

Un réveil exceptionnel et le chant de vie s'élève :

« Bonjour ma vie. Ce matin, je me suis réveillée brusquement, sans transition. Je veux dire, contrairement à mon habitude où je me réveille, me recouche, au point que j'assiste à la naissance du jour sans surprise. Ce matin je me suis réveillé et par les lucarnes le jour avait envahi la cellule. J'ai éprouvé une sensation extraordinaire de vie. Je ne pourrais l'exprimer qu'en poésie. En fait il s'agit de la vie elle-même qui est tellement forte qu'aucun mur ne peut l'empêcher d'occuper physiquement les lieux et moralement notre âme. Et je me suis pris à méditer sur la vie qui est autour de nous, avec cet oiseau qui vient chaque matin me rendre visite, les voix enfantines que j'entends, la pain que je mange, celle qui est en nous, qui sourd dans nos corps, la tienne, la plus précieuse à mes yeux, le feu du soleil et les vagues de la mer que tu sollicites, les arbres du jardin, contact durable avec la vie, notre amour vivant et les nouveaux rêves à réaliser... » (pp.305-306)

### ***L'humour entre communautés***

Les prisonniers sont d'origine algérienne différente et plaisantent beaucoup sur leurs spécificités...

« A l'instant j'ai dit à Gex : « Nous avons nos traditions nous les musulmans, vous avez les vôtres, vous les Européens d'Algérie : on nous a dit que nous étions fainéants et que cela faisait partie de notre personnalité. Respecte donc cette personnalité. Toi, tu fais partie de ce peuplement dynamique, entreprenant ; nous respectons ta personnalité. Par conséquent, changer quoi que ce soit aux habitudes du café du matin, c'est respecter nos réalités nationales, c'est quitter les traditions. » Grands rires de tout le monde. »(p.111)

### ***La présence culinaire des femmes : épouses, mères, soeurs***

« Nous n'avons pas mangé encore les *scabetchs*. Ce sera peut-être demain. Hier nous avons savouré la *rechta* de Hocine (ou plutôt de la belle-sœur de Hocine) ; avant-hier soir, c'est-à-dire samedi, nous avons mangé le chien de mer en sauce de Mme Lamoudi (un cordon bleu comme ta mère), des crevettes apportées par le frère de William et de la salade de fruits de Rolande Salort. Tout excellent » (p.108)

« Ce midi nous avons mangé les tripes à la tunisienne préparées par Mme.Lamoudi. Je n'en ai pas pris, c'est trop épicé pour moi, j'ai pris du couscous de la famille de Hocine. On a commencé par ton hors d'œuvre. On mangera la *bastilla* demain ou mardi. Je ne sais pas s'il faut la réchauffer. » (p.167)

### ***La lecture, nourriture indispensable***

Les lettres de Bachir parle du programme de la télé qu'il ne voit pas, des programmes de radio qu'il écoute et pour lesquels il donne parfois des rendez-vous à Lucette ; il imagine sa femme et ses enfants. Il parle de ses poèmes, de leur gestation, il note un rêve à Tipasa qu'il tente d'interpréter (p.370 et sq.). Il s'étonne du plagiat sans vergogne de certains de ses articles dans un journal algérien (pp.353, 386)

Il se moque d'elle quand elle essaie de dessiner et après l'avoir bien taquinée :

« En tout cas, ne persévère pas dans cette voie et une fois pour toutes, cesse de dessiner ; je n'ai pas envie d'avoir des cauchemars la nuit, je viens de découvrir que ta théière ressemble à un fantôme voilé... J'aime le dessin de tes yeux, de ton visage et mes rêves en sont rendus paisibles. » (p.107)

Il exprime des avis assez tranchés sur les livres ou les articles qu'il lit (Jamel Eddine Bencheikh, p.56, Salhi, p.109), souvent Nazim Hikmet et Ibn Khaldoun. A propos d'un livre de lettres d'amour (p.110), il apprécie, à son avantage, ses propres lettres et poèmes, non sans humour. Il mentionne très souvent Aragon et à la p.120, il confie :

« Le soir avant de dormir, j'ai relu tes deux dernières lettres et j'ai feuilleté *Le Fou d'Elsa* d'Aragon. Et j'ai relevé ces deux chants. Le premier me fait penser à la séparation, après le parloir, quand tu franchis la porte et disparais à mes yeux :

*D'un tournant ta forme masquée  
Ton visage dans l'autre sens  
Ton pas ta voix tout m'est absence  
Tout m'est rendez-vous manqué*

Le second, je te le dis pour te bercer le soir :

*Dors le temps seul caresse t'apaise  
Laissons passer l'orage sur les toits  
Je veillerai j'aviverai les braises  
Je chasserai la nuit autour de toi.*

Il n'y a aucune ponctuation ; de cette façon on se laisse emporter par le vers, couler, sans pause, lentement. »

Ce poème l'habite tant qu'il y revient encore plus loin et le cite à nouveau, immédiatement précédé de :

« Ma chère Lucette des temps inaccessibles, ma Safia toute proche, mienne, continue à être vaillante, continue à espérer. T'ai-je cité ces vers d'Aragon déjà, qui chantent dans ma tête et qui sont dans *Le Fou d'Elsa* ? » (p.245)

A cet amour immense, il associe étroitement et dans un même élan l'amour de son peuple.

« Quant à l'invitation que je t'ai faite de venir avec moi, le vendredi à Lausanne, écouter le concert de musique de chambre, ce n'est pas pour tout le concert ; c'est pour dix minutes ou un quart d'heure, le temps de communier ensemble. » (p.254)

Bachir a cité plusieurs fois Jean Ferrat et son interprétation d'Aragon ; ainsi à la p.277 :

« Hier j'ai ouvert le poste sur Paris Inter à vingt et une heures trente. Je suis tombé sur *Que serais-je sans toi* chanté par une femme (pas retenu le nom). Comment te dire ce qui s'est passé au plus profond de mon âme ? Combien, toi aussi, tu as dû ressentir au plus profond de ton cœur la vérité de ces paroles d'Aragon, la mélodie sobre et « collant » au texte de Ferrat, combien ce chant, si modeste, si léger, si fragile, atteint à l'humain, à l'universel. Ce n'est pas galvauder ces mots : ce qui est universel dans la plus modeste œuvre d'art, c'est ce qui, en elle, est vérité pour d'innombrables hommes et femmes, pour toute leur existence ou pour un moment de leur vie. Au revoir. »

On comprend qu'on ait une lecture assez convenue de Pénélope, l'épouse qui a attendu son époux (cf. p.381).

A propos d'un livre qu'il est en train de lire, il s'arrête longuement sur le chapitre traitant des femmes et en fait quasiment une fiche de lecture. Il fait alors allusion aux deux ouvrages de Fadela M'Rabet puis il passe à une critique de l'ouvrage et conclut :

« Excuse-moi pour ces longueurs. Mais j'ai choisi ce jour, le 8 mars, Journée internationale de la femme, pour te parler de ce problème qui prend dans notre pays une importance accrue. Comme je l'ai fait dans les *Chants pour le 11 décembre*, je chante la libération des femmes par le travail créateur et par l'amour harmonieux et équilibré, par notre enrichissement grâce à nos mutuelles différences. » (pp.132-135)

Un de ses camarades lui a demandé une discussion sur ses poèmes ; il a accepté quoiqu'il reste plus que sceptique : « D'ailleurs la poésie ne s'explique pas ; elle n'explique pas non plus. Elle révèle, mais pas tout. Un mystère subsiste en elle, toujours, que seuls l'auteur et l'être qu'il chérit le plus au monde connaissent. » (p.144) Ailleurs, après avoir relu un poème de Nazim Hikmet, recopié par Lucette : « La poésie est l'une des forces spirituelles les plus formidables de notre temps. » (p.279)

pp.229-230, de très belles pages sur *Les Mille et une nuits* dont il propose une « lecture » à la lumière de leur couple et de leurs histoires respectives en apparence inconciliables dans cette Algérie coloniale où ils se sont unis néanmoins.

On comprend alors que lorsque les livres sont supprimés, à Dréan en particulier, c'est une véritable torture et deux lignes d'une lettre sont censurées : « Il s'agit d'une véritable entreprise d'étouffement intellectuel. Elle fera long feu dans tous les cas. » (p.247)

Notons aussi son avis très pertinent sur le festival du folklore et la manière dont on l'utilise : avis qu'il donne aux pp.249-250 après avoir entendu une émission à la radio.

Plus loin, ce sont de longs passages sur le conte avec un souvenir d'une nuit d'insomnie où il lui avait raconté un conte pour l'endormir : « je me surprends en route, bridant, enrichissant cette légende de *Zoubeida et Zahir* » et il reprend son récit et une fois qu'il est achevé, il l'analyse (p.261) et conclut :

« Bon. Le conte. Il sera inachevé comme chaque fois que je me le raconte. L'histoire de *Zahir et Zoubeida* n'a pas de fin. Elle continue. Elle n'aura pas de fin parce que celui qui est pris d'insomnie se la raconte jusqu'à ce qu'il dorme, et s'il n'arrive pas à dormir, il doit continuer à se la raconter, à inventer, à broder des *khanats* et quand il tombera fourbu, le conte demeurera inachevé ; comme la vie, il n'a pas de fin. » (p.261)

## *L'amour*

Cet amour qui se lit sans cesse entre les lignes s'exprime plus directement dans de nombreux passages.

« Que ton époux en vie soit la berceuse de ton sommeil, en attendant les retrouvailles » (p.107)

Après une visite de Lucette :

« Il y a eu à cette rencontre des moments de communion totale. Notamment quand nous avons discuté de la poésie de Tagore. Je veux dire de communion exprimée verbalement. Le reste du temps, la communion se trouvait dans « l'intériorité », mais visible. J'en suis bouleversé. Chacune de tes visites est un bain d'où je ressors ragaillardi et « nostalgique », comme les Andalous chassés d'Espagne, avec cette différence que je retournerai dans mon Andalousie, moi !

Cela fait six mois exactement que je suis en prison. Mon moral est de fer comme tu le sais. Le tien est à bloc. Encore une fois je te dis ma fierté de t'avoir pour épouse. Mille et une fois, je suis fier de toi. » (p .166)

Plus loin il lui envoie un poème écrit pour elle et auquel il donne le titre, inspiré d'Ibn Hazm, « Le désir de la Colombe » et il conclut : « Voilà. Ce collier de chants te plaira-t-il ? Il t'appartient. » (pp.286-287) Il en sera plusieurs fois question et il affirme à propos de cette référence du poème :

« Un jour je t'expliquerai les strophes du *Collier de la Colombe* qui est un poème d'amour un peu hermétique je l'avoue, un chant à notre union, à sa naissance, à ses luttes, à son triomphe, à sa richesse, à son épanouissement illimité. Je suis heureux que tu l'aies trouvé pur. C'est très exactement le produit d'une exigence de pureté. Tu l'as décelée. Et cela ne m'étonne guère. Nous étions faits pour nous entendre, nous étions faits pour nous trouver. » (p.327)

La lecture est à faire pour redécouvrir une époque et toute une génération de militants oubliés...